



HAL
open science

Omar Carlier, artisan du renouveau de l'histoire politique de l'Algérie

François Dumasy, Isabelle Grangaud, Didier Guignard, Alain Messaoudi

► **To cite this version:**

François Dumasy, Isabelle Grangaud, Didier Guignard, Alain Messaoudi. Omar Carlier, artisan du renouveau de l'histoire politique de l'Algérie. L'Année du Maghreb, 2022. hal-03892342

HAL Id: hal-03892342

<https://hal.science/hal-03892342>

Submitted on 9 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Omar Carlier, artisan du renouveau de l'histoire politique de l'Algérie

François DUMASY, Isabelle GRANGAUD,
Didier GUIGNARD, Alain MESSAOUDI

Omar nous a quittés le 22 octobre dernier à l'âge de 78 ans. Ses travaux d'historien sur l'Algérie du xx^e siècle ont marqué toute une génération. Nous l'apprécions comme chercheur, formateur et ami et souhaitons, au sein du comité de rédaction de *L'Année du Maghreb*, lui rendre l'hommage qu'il mérite en revenant sur son parcours.

On ne peut dissocier les écrits ou les prises de parole d'Omar de ses pérégrinations, réelles ou intérieures. Il nous fait *comprendre* la société algérienne contemporaine dans le sens où il nous embarque avec lui, nous faisant partager des lieux, des ambiances ou des rencontres qui furent d'abord pour lui, à différents moments de sa vie, des découvertes absolues. Elles étaient propres à l'« éblouir » ou à le « déniaiser », comme il le rappelait volontiers, sans jamais être rassasié ni blasé pour autant. L'Algérie qu'il ne connaissait pas à son arrivée à Oran en 1969, et qu'il explore à corps perdu dans les années 1970-1980, est en pleine mutation. En réalité, elle n'a cessé de l'être et les passerelles sont encore nombreuses pour saisir en direct des aspirations politiques, sociales et culturelles profondes et renouvelées. Elles sont toujours là, bien présentes, comme beaucoup d'acteurs, célèbres ou anonymes, qui les portent ou les ont portées. C'est là l'intuition majeure de cet observateur sensible. Il saura l'exprimer, deux décennies plus tard, conforté dans ses choix et par ses résultats d'enquête : « L'histoire ne se répète pas [...], elle ne bégaie pas non plus. C'est en termes de déplacements et de réemplois, croyons-nous, qu'on a le plus de chances d'en explorer, dans toutes ses dimensions, la dynamique à la fois globale et discontinue » (Carlier, 1995, p. 377).

L'apprenti chercheur est toutefois moins sûr de la méthode à ses débuts. Elle l'éloigne des canons de la pratique historique en France, encore peu sensible aux sources orales et à l'anthropologie. Or c'est bien la formation qu'il a reçue, marqué par la lecture de Braudel, de Bloch ou de Febvre, en même temps qu'il suivait des cours de droit, de sciences politiques et de sociologie à la faculté de droit et à l'Institut d'études politiques de Paris. L'écho de la guerre d'indépendance algérienne était parvenu au lycéen d'Enghien de façon amortie. Il participe aux mobilisations étudiantes des années 1960, sans que cela le détourne d'une soif d'apprendre. Le choix de se porter candidat à la coopération lui permet de découvrir du pays en échappant à la caserne. Une parenthèse de deux ans, pense-t-il alors, puisqu'un projet de recherche sur

Massignon l'attend à Paris. Et, quitte à voyager, autant choisir l'Inde ou le Mexique ! Ses vœux ne sont pas exaucés ; il se retrouve alors à enseigner la science politique à la faculté de droit d'Oran en 1969, dans un contexte post-colonial où l'histoire est étroitement surveillée, l'anthropologie condamnée, mais dans un climat intellectuel qui est aussi propice au dépassement des frontières disciplinaires et à des approches plus sensibles à la prise en compte des subjectivités et des représentations. La méfiance du pouvoir, qui se traduit par la persécution de la gauche algérienne dont il se rapproche alors, pèse peu face au monde qu'il découvre et qui, aussitôt, le fascine. Dans le petit cercle des coopérants (français, mais aussi des pays de l'Est) qui se retrouvent à Oran avec la volonté de contribuer à l'édification de l'Algérie indépendante, il s'imprègne de l'apport d'autres disciplines et de lectures nouvelles, que ce soit en économie, sociologie, géographie et philosophie, et se forme à la différence des regards et à la vivacité des débats idéologiques. Il prend part aux séminaires que continuent de venir animer annuellement des chercheurs venus de France à Alger comme Jean-Claude Vatin, Claude Collot, Jean Leca, rencontre et prend langue avec Mahfoud Kaddache et Ahmed Mahiou. Mais c'est aussi de ses étudiants, qui sont souvent d'anciens militants ou maquisards, de dix ou vingt ans plus âgés que lui, qu'il apprend à connaître l'Algérie. Il multiplie les contacts, visite autant qu'il le peut, tous les sens en éveil. Une rencontre décisive a lieu au printemps 1971 avec le Docteur Ben Smaïn, militant indépendantiste dès les années 1930, responsable FLN du Croissant-Rouge algérien à Madrid pendant la guerre. Ce grand notable oranais garde depuis ses distances avec le pouvoir, mais aussi de la sympathie pour Messali Hadj, exilé en France. Le jeune coopérant prend alors conscience du continuum et de la diversité des engagements nationalistes qui empruntent à tous les milieux. Explorer les origines du radicalisme algérien, c'est s'immerger dans la société présente, s'efforcer de mieux la connaître. L'exercice le motive plus que tout, au point d'en oublier Massignon.

La rencontre de Rahmouna Soussi, qui fut d'abord son étudiante, le décide pour de bon à jeter l'ancre. Il n'est plus question alors de revenir en France : c'est en tant qu'Algérien d'adoption, et du sein de la société algérienne, qu'il envisage désormais sa vie autant que son travail d'historien et de sociologue. Jean-Louis se marie, devient Omar et bientôt père de trois enfants. Une longue procédure aboutit à sa naturalisation algérienne en 1982. C'est dans ces mêmes années que l'entreprise d'organiser un groupe de recherche multidisciplinaire en vient à accompagner l'orientation de ses objets d'étude, à enrichir sa pratique et aiguiser ses méthodes scientifiques. La création de l'équipe du Laboratoire d'histoire et d'anthropologie sociale et culturelle (LHASC) en 1985 est son initiative. Il en assure l'animation plusieurs années, remplacé peu de temps par Mohamed el-Korso, avant que ce collectif finisse par se déliter à partir de 1990, alors que les tensions entre le gouvernement et le Front islamique du salut (FIS) déchirent le pays. Dix ans plus tôt, au début des années 1980, tandis qu'à Alger de graves tensions, liées notamment aux politiques d'arabisation et aux lendemains répressifs du Printemps berbère, enravent la dynamique du champ universitaire, Oran en vient à faire figure de lieu parmi les plus créatifs du pays en fait de sciences sociales. Deux centres universitaires importants incarnent et abritent l'épanouissement de la recherche, le Centre de recherche et de documentation des sciences sociales et humaines (CRIDISSIH) et l'Unité de recherche en anthropologie sociale et culturelle (URASC), respectivement

créés à cette époque et dirigés par les sociologues Abdelkader Djeghloul et Nadir Marouf. Le LHASC prend place au sein de l'URASC, auquel Omar est rattaché. Dès son intégration à l'université d'Oran, il a engagé avec Marouf une solide amitié intellectuelle. Outre ce dernier, Omar réunit dans son équipe la sociologue Fanny Colonna, l'historienne Ouanassa Siari Tengour, l'historien et archiviste Redouane Tabet Ained, l'homme de lettres et anthropologue Habib Tengour et l'historien Mohamed el-Korso. L'équipée ne manque pas d'envergure. Outre sa pluridisciplinarité, elle rassemble des chercheuses et chercheurs d'Alger, de Constantine et de Tlemcen autant que d'Oran, dont les terrains et les centres d'intérêts, divers, se croisent et se fécondent mutuellement, ce dont Omar fait son miel. Au sein de cette équipe s'organisent des rencontres – la venue de Gellner notamment, dont plus tôt déjà la lecture, avec celle de Geertz, avaient agi comme de précieux décapants de la bibliothèque coloniale. Des ouvrages circulent et imprègnent, tels ceux de Joutard ou de Ginzburg, qui nourriront durablement la réflexion historiographique d'Omar. Des thématiques sont explorées de concert qui questionnent la doxa et déplacent des présupposés actifs sur le terrain maghrébin : par une relecture des rapports entre l'oralité et la scripturalité ; en renouant avec la force du local ; par l'attention portée aux formes séculaires du religieux ; en considérant sous des angles divers les figures historiques d'intellectuels. Plusieurs publications voient le jour, modestement dans plusieurs cahiers du LHASC ou sous la forme d'une édition de l'Office des publications universitaires (OPU) en 1988.

À la faveur de ces échanges, tout en poursuivant son enseignement à Oran, Omar ancre davantage ses recherches sur le territoire, donnant une nouvelle ampleur à la recherche des parcours des militants dont il poursuit la trace, précisant toujours plus un « protocole [résolument] empirique » (Carlier, 2016). Aussi arpente-t-il de long en large – et d'ouest en est – plusieurs villes régionales, y dépouille la presse autant que possible, pousse en voiture dans les bourgs ou campagnes alentour en quête de nouveaux témoignages. Les périodes de congés continuent d'être occupées de la même manière en France, au sein des principaux foyers d'immigration algérienne : en région parisienne, dans le Nord, en Lorraine ou dans les Bouches-du-Rhône. Comme l'accès aux archives publiques y est plus facile qu'en Algérie, Omar passe encore beaucoup de temps à consulter des fonds départementaux ou nationaux. « Il faut avoir un grain de folie quand même », reconnaît-il après coup, mais les rencontres avec des « gens admirables », « attendant quelqu'un comme [lui] » pour s'exprimer enfin sur les épreuves endurées sont une « motivation extrêmement profonde » (Carlier, 2009). Il en arrive à une connaissance intime des trajectoires individuelles et collectives. Elles lui permettent de relativiser la conscience de classe dans les mobilisations, de souligner plutôt l'importance de la parenté, de l'appartenance locale et régionale. Sont également décisifs l'apprentissage scolaire ou professionnel, le fait générationnel ou religieux. Ils déterminent des manières d'être, de penser et d'agir qui relient ou opposent – en public comme dans la clandestinité – des hommes et des femmes, les jeunes ou les anciens, des coiffeurs, marchands de légumes, familles de caïds ou de fellahs, des tramainots, dockers, intellectuels des professions libérales et petits maîtres d'arabe, des chauffeurs de bus ou de taxi, des nationalistes et des communistes, des citadins ou des ruraux.

Il en est là de ses travaux quand le basculement du pays dans la violence le contraint, lui et les siens, à se réfugier en France en 1993, où il trouve

rapidement une place à l'université mais où il se sent coupé du pays et de la vie qu'il avait choisis. La tragédie évidemment est collective. Elle lui est d'autant plus douloureuse, à titre personnel, qu'elle anéantit des choix de vie et de chercheur, aussi forts qu'indissociables, l'extrême bonheur que lui procurait cette immersion. En même temps, l'acuité développée l'oblige, comme plusieurs de ses pairs, face à un événement difficile à anticiper et à comprendre : « Qu'est-ce qui n'a pas été réglé, ou s'est trouvé dérégulé à ce point, dans le corps et dans les têtes, pour mépriser et dévaloriser la vie ? » (Carlier, 1995, p. 10-11). Il retrouve des raisons d'espérer en accompagnant une nouvelle génération de chercheurs, « débarrassée de la culpabilité » – pense-t-il – et toujours à même de découvrir, ici ou là, des « gisement[s] extraordinaire[s] » (Carlier, 2009). Surtout le Mouvement (*Hirak*) déclenché en 2019 lui donne une dernière occasion d'observer en direct et d'analyser « une combinaison interclassiste et pluri-générationnelle » (Carlier, 2020). Elle mobilise le passé, surprend par ses heureuses inventions, ne préjuge nullement de l'avenir... Omar est à nouveau pleinement à sa place.

Ce n'est sans doute pas commettre un contresens que de lire l'œuvre d'Omar Carlier sous le signe du déplacement. Déplacement dans l'espace, avec de nombreux trajets croisant un axe qu'on peut dessiner entre le Val d'Oise et l'Oranie, en passant par Paris, déplacements dans les objets choisis pour observer les réfractions du temps. Un long travelling sans coupe qui l'a conduit de l'étude des mouvements ouvriers algériens et des mobilisations politiques à celle des lieux, des symboles et des images du politique. La large curiosité de l'historien qui se souvient avoir été un enfant à la forte sensibilité artistique (Carlier, 2018, p. 13), sa disposition à capter les moindres détails susceptibles de faire sens, son intérêt pour l'ensemble des manifestations de la vie sociale, en ont fait, selon ses propres mots, un « historien du culturel et du sensible » (*Id.*, p. 15). Dans la production imprimée de ce « travailleur acharné et néanmoins dilettante » produisant des manuscrits trop longs pour les éditeurs (*Id.*, p. 24 et 32), les chapitres d'ouvrages, articles et ouvrages collectifs sont plus nombreux que les livres. Après la somme qu'a constitué *Entre nation et jihad* (1995), produite dans la foulée d'une thèse sur travaux soutenue dans le contexte d'un exil forcé, alors que l'Algérie est entrée en guerre civile, ses deux derniers livres sont des ouvrages collectifs. Portant l'un sur la symbolique du pouvoir à l'échelle des pays du Sud, l'autre sur la culture visuelle au Maghreb, avec une ouverture sur l'Égypte, ils confirment l'inscription de l'œuvre d'Omar dans le tournant de l'histoire culturelle et des transferts et son attention pour les travaux de ses contemporains. Les dernières années de sa carrière furent aussi celles du temps d'un retour réflexif qui le travaillait depuis longtemps. Il s'est alors attaché à façonner une généalogie de la recherche en sciences sociales en Algérie, qui était moins une mise en ordre des ancêtres et de la bonne pensée que le souci de rompre avec un réflexe de la table rase, tout particulièrement perceptible dans le champ des sciences sociales en Algérie, qui comportait le risque (comme le disait Fanny Colonna) de se priver de la richesse de l'accumulation.

Sa trajectoire contribue, au-delà de la douleur personnelle de l'exil depuis son pays d'adoption, à relancer en France l'intérêt pour les études historiques et sociologiques de l'Algérie. Relecteur minutieux, critique infatigable, attentif aux multiples nuances et manières d'appréhender les accents du passé dans le présent, il enseigne avec Daniel Rivet l'histoire du Maghreb contemporain

à Paris I, puis, après son élection, comme professeur à Paris VII. Chercheur au laboratoire Sociétés en développement dans l'espace et dans le temps (SEDET) puis au Centre d'études en sciences sociales sur les mondes africains, américains et asiatiques (CESSMA), il s'impose dans cette ultime étape de sa carrière comme une référence pour beaucoup de jeunes chercheurs et chercheuses.

Références d'où sont extraites les citations de cet hommage

(Une liste plus exhaustive de ses travaux et publications est proposée dans l'ouvrage collectif de 2018 dirigé par Morgan Corriou et M'hamed Oualdi, mentionné ci-dessous, p. 513-519).

CARLIER, Omar, 1995, *Entre nation et jihad. Histoire sociale des radicalismes algériens*, Paris, Presses de la fondation nationale de sciences politiques.

CARLIER, Omar, 2009, entretien avec Jean-Robert Henry et Sébastien Denis (vidéo).

CARLIER, Omar, 2016, entretien avec Alain Messaoudi (audio).

CARLIER, Omar, 2018, « Devenir historien de l'Algérie : apprendre, explorer, transmettre, entre les deux rives », in Corriou M. et Oualdi M. (dir.), *Une histoire sociale et culturelle du politique en Algérie. Études offertes à Omar Carlier*, Paris, Éditions de la Sorbonne, p. 9-36.

CARLIER Omar, 2020, « HIRAK : un monument socio-politique inédit et inventif. Temps suspendu et/ou en devenir », *Insaniyat*, 87, p. 13-45.